

Jean Birnbaum

# LA RELIGION DES FAIBLES

CE QUE LE DJIHADISME  
DIT DE NOUS

APRÈS  
*UN SILENCE RELIGIEUX*

Seuil

LA RELIGION  
DES FAIBLES

## Du même auteur

Leur jeunesse et la nôtre  
L'espérance révolutionnaire au fil des générations  
*Stock, 2005*

La Face visible de l'homme en noir  
(avec Raphaël Chevènement)  
*Stock, 2006*

Les Maoccidents  
Un néoconservatisme à la française  
*Stock, 2009*

Georges Bernanos face aux imposteurs  
*Garnier/Le Monde, coll. « Les rebelles », 2013*

Un silence religieux  
La gauche face au djihadisme  
*Seuil 2016, et « Points Essais » n° 83, 2017*

Apprendre à vivre enfin  
Jacques Derrida. Entretien avec Jean Birnbaum  
*Galilée/Le Monde, 2005*

SOUS LA DIRECTION DE JEAN BIRNBAUM

D'où venons-nous ?  
*Presses universitaires de Rennes, 2009*

Qui sont les animaux ?  
*Gallimard, « Folio », 2010*

Pourquoi rire ?  
*Gallimard, « Folio », 2011*

Où est passé le temps ?  
*Gallimard, « Folio », 2012*

Amour toujours ?  
*Gallimard, « Folio », 2013*

Repousser les frontières ?  
*Gallimard, « Folio », 2014*

Qui tient promesse ?  
*Gallimard, « Folio », 2015*

Où est le pouvoir ?  
*Gallimard, « Folio », 2016*

Héritier, et après ?  
*Gallimard, « Folio », 2017*

*JEAN BIRNBAUM*

# LA RELIGION DES FAIBLES

Ce que le djihadisme dit de nous

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-134649-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Aux lèvres le défi et le mépris palpitant  
En mains l'étincelante épée  
Criant jusque dans la mort : Révolte !  
Ainsi ai-je été vaincu dans l'honneur...

Poème publié à la une de la *Neue Rheinische Zeitung*, le journal de Karl Marx, quand celui-ci fut expulsé de Prusse, en 1849

La question sociale est une question d'honneur.

Georges BERNANOS

C'est mon point d'honneur : je ne veux renoncer  
ni à la critique sociale ni à l'internationalisme.

Étienne BALIBAR

## INTRODUCTION

---

### « Le croyant est le miroir du croyant »

Parce que les dominants doivent avoir le dernier mot, les guerriers du djihad soignent leurs conclusions. À la fin de leurs proclamations, ils ménagent ce que les manuels de rhétorique appellent une « clause », c'est-à-dire une formule explosive qui clôt le discours en frappant l'auditoire. Ici, le procédé est d'autant plus puissant que l'orateur prononce ses ultimes paroles : les plus célèbres vidéos djihadistes mettent en scène un homme qui disparaît après avoir tué. Ceux qu'il vient de supprimer n'étaient pas dignes d'exister, et lui-même s'apprête à connaître le sacrifice absolu. Déjà, la mise à mort des autres et de soi lui ouvre le chemin d'une sur-vie, entendez d'une vie plus haute, plus réelle, plus intense. Face à la caméra, le soldat du Califat revendique son geste. Les mots qu'il met dessus, il en est convaincu, seront les mots de la fin : fin des mécréants, fin de la perversion, fin de l'histoire. Et cette fin coïncide avec le début radical, l'avènement du Royaume divin.

L'une de ces formules définitives m'a particulièrement marqué. Une simple phrase prononcée par Larossi Abballa, le jeune homme qui a poignardé un couple de policiers, Jean-Baptiste Salvaing et Jessica Schneider, à Magnanville, en région parisienne, le 13 juin 2016. La vidéo que Larossi Abballa diffuse sur Facebook juste après ce double assassinat a été réalisée dans le pavillon des victimes. Elle dure une dizaine de minutes. Tout près de lui, le cadavre de Jessica Schneider, mais aussi le fils des deux fonctionnaires, âgé de trois ans. Le tueur braque la caméra vers l'enfant et indique : « Je ne sais pas encore ce que je vais faire de lui » C'est l'un des rares instants d'improvisation de cette séquence. Pour le reste, Abballa lit un texte écrit préalablement. Avant d'en venir à la clause de sa proclamation, il faut en décrire le mouvement d'ensemble.

Crâne rasé et collier de barbe, Larossi Abballa commence par une prière rituelle, en arabe. Il prête allégeance à l'État islamique puis dit : « Mes premières paroles s'adressent à la communauté musulmane, à l'Oumma al-islamiya : que t'est-il arrivé ? Comment en es-tu arrivée là ? Quel châtimeut s'est abattu sur toi ? Tu gouvernais le monde et tu te retrouves gouvernée ! Tu appliquais les lois d'Allah sur terre et dorénavant on applique les lois du Taghout [le pouvoir illégitime, qui correspond à l'homme dénaturé] à ton égard ! Tu t'es écartée de la voie d'Allah et de son prophète, donc le châtimeut d'Allah s'est abattu sur ta nuque. » L'ensemble de cette harangue développe la même idée, très vivace dans le discours djihadiste : les musulmans dominaient, ils ne dominent plus. S'ils ont

connu la déchéance, affirme Larossi Abballa parmi tant d'autres, la raison en est simple : ils se sont détournés du combat au service d'Allah. Quiconque abandonne le djihad se condamne à l'avilissement : entre la domination et l'humiliation, il n'y a pas de milieu. « Je m'adresse aux musulmans de France, ceux qu'Allah a privilégiés en leur accordant la bonne compréhension des textes : attaquez ces mécréants par vos moyens ! Faites trembler la France et leurs âmes ! Soyez la cause pour qu'Allah redonne suprématie à sa religion. »

Rétablir l'islam dans sa position hégémonique, voilà l'urgence, un objectif pour lequel il est juste et bon de se sacrifier. Larossi Abballa a soudain un sourire chaleureux, et les yeux humides, quand il lâche d'un ton fraternel : « Il te suffit de t'élancer, de mourir, et te voilà au paradis ! [...] Et à ce moment-là, plus de souci, plus d'épreuve, seulement une jouissance qui n'aura pas de fin. » Bientôt, le visage d'Abballa se durcit, cependant, pour exhorter ses « frères » à assassiner des gardiens de prison, des élus de la République, des journalistes et des rappeurs dont il fournit une liste nominative. Peu après avoir refermé cette parenthèse opérationnelle, le jeune homme en arrive à sa conclusion. Alors intervient cette clause vers laquelle tendait l'ensemble de sa déclaration. « J'aimerais finir par ces paroles : le croyant est le miroir du croyant. »

Cette formule est extraite d'un *hadith*, c'est-à-dire d'une parole attribuée au prophète Mahomet. Dans la tradition islamique, elle a fait l'objet de maints commentaires, qui l'ont souvent interprétée comme une manière de souligner la responsabilité et la sincérité du musulman envers les

autres musulmans : chacun doit tenir lieu de miroir aux autres, leur renvoyer le reflet de leurs qualités mais aussi de leurs défauts, de leur fidélité comme de leurs errances. Ici, cette formule peut s'entendre autrement. Prononcée par un djihadiste qui vient de massacrer deux « mécréants » devant leur enfant, adressée aux Français et à l'Europe comme un geste de défi, elle signifierait : vous qui ne prenez jamais nos paroles au sérieux, observez-vous dans mon discours, car ma croyance est le miroir de vos croyances. Regarde-toi en moi, l'Européen. Contemple ma foi et vois ce que tu crois.

Cet effet de miroirs était déjà au cœur de mon précédent livre. Avec *Un silence religieux*<sup>1</sup>, j'ai voulu montrer comment la foi des djihadistes nous révèle, à nous autres Européens sécularisés, notre certitude que la croyance religieuse n'est rien. Ou alors rien de bien réel, tout au plus un ornement qui occulte les choses sérieuses (politiques, économiques, sociales...), un archaïsme voué à être dissipé par le progrès. Mais l'essentiel, à ce moment-là, était de briser un silence, notre silence exalté à l'égard de la religion, pour entendre enfin ce que disaient les djihadistes. Prendre au sérieux leur ferveur sans la rabattre sur autre chose qu'elle-même, saisir la vision du monde qui les met en mouvement, sans toujours faire d'eux de simples cas sociaux ou des fous furieux : il s'agissait de comprendre leur élan, l'immense séduction qu'ils exercent à travers le monde, leur puissance d'aimantation.

1. *Un silence religieux. La gauche face au djihadisme*, Paris, Seuil, 2016, rééd. Paris, Éd. Points, « Essais », 2017.

## **Nous, malgré tout ?**

Désormais, la tâche est autre. Il faut retourner le miroir et le maintenir fermement. Lui faire face, pour de bon. Contempler l'image plus large qu'il nous renvoie, puisqu'il exhibe un nous, malgré tout. Nous justement qui sommes si réticents à dire « nous », parce que tracer un nous c'est forcément délimiter une frontière avec « eux », au risque d'exclure, de discriminer. Le djihadiste nous requiert, pourtant. « Nous aimons la mort comme vous chérissez la vie », répète-t-il de génération en génération, et d'Oussama Ben Laden à Mohamed Merah. En disant « vous » il harponne un nous, à notre corps défendant. Un nous de toutes origines et de toutes sensibilités, qu'il faut se garder de claquemurer dans des limites arbitraires, mais dont il est urgent de laisser émerger les contours en posant la question : à quoi tient-il, ce nous ? À quoi tenons-nous ?

Le présent essai voudrait apporter quelques éléments de réponse. Pour ce faire, il devra parfois trancher dans le vif. Quand elle se donne pour objectif de percer des couches et des couches de non-dit, la plume est bien obligée d'appuyer un peu. Chapitre après chapitre, strate après strate, elle traversera des épisodes divers, donc des enjeux multiples (sociaux, politiques, religieux, culturels, sexuels...), afin de découvrir cette croyance que le djihadisme nous oblige à regarder en face. Cette croyance, on le verra, coïncide en partie avec un ensemble de convictions traditionnellement associées à ce qu'on appelle la gauche. Mais puisqu'en France, et souvent ailleurs en

Europe, la gauche a longtemps joui d'une « supériorité de prestige », selon le mot de Raymond Aron, se pencher sur ces évidences communes c'est explorer un espace de doctrine qui va largement au-delà.

Je la connais bien, cette croyance. Je suis né dedans. Comme c'était déjà le cas dans le précédent livre, les certitudes que je voudrais explorer ici, je ne les jugerai pas de l'extérieur. Ce sont les miennes, je les ai reçues en héritage et longtemps j'y ai adhéré sans réserve. Est-ce l'effet de l'âge ou le feu des événements ? Quoi qu'il en soit, je me suis mis à douter. Puis, de discussions amicales en débats publics, j'ai compris que je n'étais pas le seul. J'en ai conclu que c'était le moment d'en parler, et donc de s'interroger : quelle est cette croyance qui nous désarme ? Parce qu'elle fait coïncider un état de vulnérabilité et un sentiment de toute-puissance, je la nommerai Religion des Faibles.

Toute-puissance ? À peine le mot tracé, on sent bien ce qu'il charrie. L'évidence d'une centralité. Nous sommes au centre, cela va de soi, pour *nous*. Au centre du monde, au cœur du progrès aussi. Quand le djihadiste explique ses gestes, et même quand il agit sans parler, nous entendons toujours la même chose. Quelles que soient les variations de son discours, nous percevons un seul et même cri : ma cause, c'est toi ! Tu es ma cause parce que je me bats non pas contre toi mais pour toi, pour être comme toi, me coller à toi : tes manières de vivre et de lire, de danser et de douter, je ne demande qu'à les faire miennes, évidemment. Si je t'en veux parfois, s'il m'arrive de te haïr, c'est que tu n'as pas compris cette demande, tu m'as

barré l'accès à ton existence, à tes biens, à tes libertés, tu m'as frustré, voilà. Quand je dis que je veux te dominer, au fond je réclame seulement un peu plus de solidarité, d'égalité. Quand je braque mon arme vers tes enfants, je te tends encore les bras. À l'instant même où je veux te détruire, je te désire.

Tu es donc ma bataille, oui, ma perspective, ma cause finale. Mais tu es aussi ma cause première parce que je viens de toi, chez toi se trouvent ma raison d'être et l'origine de mes gestes, quoi que je fasse tu restes toujours à l'origine, tu l'auras bien cherché, même, avec tes folles initiatives, tes conquêtes sanglantes, tes marchés juteux, ton impérialisme rapace, ton humanisme hypocrite, ton racisme universel... oui décidément mon action n'est jamais que réaction, ma violence naît de la tienne, j'agis pour la bonne cause, en *vertu* de toi.

Si nous prêtons spontanément ce discours aux djihadistes, c'est parce que nous donnons foi à quelques certitudes qui fondent notre imaginaire collectif, à commencer par celles du progressisme (l'humanité est en marche vers le meilleur) et de son corollaire, l'occidentalo-centrisme (cette marche universelle se confond avec *notre* aventure). Idolâtrie de l'histoire et fétichisme occidental sont les deux piliers d'une foi qui fait office de religion pour ceux qui n'en ont pas. « Le Progrès, ce long chemin ardu qui mène jusqu'à moi », résumait jadis Jean-Paul Sartre<sup>1</sup>. « Motifs de l'adhésion et contenu de la croyance

1. Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, rééd. « Folio », p. 30.

varient de personne à personne », précisait son camarade Raymond Aron<sup>1</sup>.

Certes, mais la Croyance est là, et nous l'écrivons désormais avec une majuscule. Cette religion a ses lieux saints et ses calendriers, ses orthodoxes et ses hérétiques. Nous en sommes les Fidèles. Des siècles durant, et notamment sous sa variante marxiste, ce credo a dominé nos consciences. Que l'Occident soit le creuset de l'histoire et le centre du monde, cela ne faisait aucun doute. Qu'il possède la force et exerce sa domination, cela tombait sous le sens. Bien sûr, cela n'avait pas toujours été le cas ; certes, sa prééminence n'avait été qu'un épisode parmi d'autres dans l'histoire longue des empires. Mais qui s'en souvenait vraiment ? D'où cette évidence partagée : si la domination occidentale venait à être contestée, ce serait forcément au nom de ses propres principes. Cette bataille ne pourrait venir que de l'intérieur, ou à tout le moins elle serait menée par des gens qui, s'appropriant *nos* idées et *nos* valeurs (liberté, nation, démocratie, socialisme...), les retourneraient contre nous pour pouvoir *en être* : la guerre à l'Occident serait une guerre intestine.

## Ouest contre Ouest

Si solide est la Croyance que rien ne peut la perturber. Tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, bien que soumise à rude

1. Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955, rééd. Fayard, « Pluriel », 2010, p. 122.

épreuve, elle demeura à peu près inébranlée. Quand tel ou tel mouvement anticolonialiste brandissait l'islam médiéval comme étendard, sa démarche était immédiatement interprétée comme un « détour » par la religion, et ce détour « obscurantiste » comme le plus sûr chemin vers une émancipation conforme à la tradition des Lumières. Dans l'Algérie des années 1950, les indépendantistes du FLN mobilisaient la population en présentant leur lutte comme un saint djihad contre les « mécréants » ; leur journal s'appelait *El Moudjahid*, « le combattant de la foi » ; et quand un jeune les rejoignait, ils félicitaient ce nouveau compagnon d'armes qui avait « commencé à faire ses prières ». Mais les soutiens français du FLN, militants socialistes, communistes ou chrétiens, étaient persuadés qu'il n'y avait là qu'une stratégie temporaire, visant à entraîner une jeunesse rurale encore « arriérée » : bientôt, ils en étaient sûrs, le FLN et l'Algérie indépendante se débarrasseraient de leurs conceptions « moyenâgeuses », ils monteraient dans le train du progrès et embrasseraient pleinement les lumières de l'Europe laïque, féministe et socialiste. Deux décennies plus tard, les gauches européennes seront encore convaincues que les habits islamiques de la révolution iranienne étaient un costume enfilé par les opprimés le temps de combattre l'impérialisme américain : une fois celui-ci bouté hors d'Iran, les révolutionnaires finiraient par se délivrer de leurs oripeaux religieux et par revêtir la tenue socialiste, dernière-née du style occidental.

Plus le temps passait, cependant, plus cette prophétie se révélait fragile. Partout où les islamistes consolidaient

leur présence, la gauche se montrait incapable de polariser les révoltes, de canaliser les colères. Pire, ses militantes et ses militants étaient assassinés. De même que les partisans des droits de l'homme et de la démocratie libérale.

Dix ans après la révolution islamique en Iran, le mur de Berlin tombait. Une période de l'histoire européenne se refermait. Déjà en crise depuis de longues années, le mouvement ouvrier international, cœur battant de l'espérance progressiste, entrait dans une phase de recul inexorable : accumulation des défaites, crise des vocations militantes, morcellement syndical, démantèlement des acquis sociaux... Au fil des années, le moral a été atteint. Qui croit encore que le socialisme est pour demain ? Ou même, simplement, que le plus beau reste à venir ?

Cette désorientation générale a provoqué maints débats sur les nouveaux rapports de force entre le capital et le travail, sur les métamorphoses de l'engagement individuel et de l'organisation collective, sur les meilleurs moyens de maintenir vivant l'idéal d'émancipation. Mais, curieusement, cette crise des gauches n'a jamais vraiment remis en question leur conception du vaste monde. En Europe, les organisations syndicales ou politiques étaient sur la défensive, tout comme les idées socialistes, antiracistes, féministes ou écologistes. Cependant, cette crise n'entamait en rien l'imaginaire traditionnel des militants. Eux qui prétendaient lutter contre la domination de l'Occident, déconstruire son hégémonie, le remettre à sa place, ne voyaient encore et partout que lui : il n'y avait toujours qu'un seul ennemi, l'empire néolibéral, dont les capitales éternelles se trouvaient à New York, Londres, Francfort

ou Paris. Ainsi le prétendu internationalisme des gauches masquait-il de plus en plus mal leur occidentalocentrisme. Leur altruisme n'était qu'un ethnocentrisme. Dans l'esprit des « tiers-mondistes », il n'y avait pas de place pour un monde tiers.

## Universalismes rivaux

Le djihadisme change tout. Depuis qu'il s'est constitué en force planétaire, l'Occident n'est plus seul au monde<sup>1</sup>. Ou plutôt il ne peut plus se raconter qu'il l'est. Parmi les puissances qui menacent sa suprématie, objectera-t-on, il y a aussi la Chine ou encore la Russie, dont le nationalisme fascine nombre de militants et d'intellectuels souverainistes en Occident. Mais la capacité d'attraction de ces pays n'est en rien comparable à celle du djihad. Combien d'Européens sont-ils prêts à s'engager, voire à sacrifier leur vie pour l'impérialisme poutinien ou l'expansionnisme chinois ? Pas beaucoup. Seul le djihadisme, avec ses dizaines de milliers de combattants venus de la planète entière, défie l'Occident sur le terrain de l'idéal universaliste, de la fraternité sans frontières<sup>2</sup>. Il le fait en misant sur la vitrification doctrinaire d'une religion aux immenses richesses spirituelles et au rayonnement millénaire, l'islam. Au nom d'une civilisation,

1. Voir Bertrand Badie, *Nous ne sommes plus seuls au monde. Un autre regard sur l'« ordre international »*, Paris, La Découverte, 2016.

2. Pour une comparaison plus poussée entre le djihadisme contemporain et l'ancien internationalisme ouvrier, je me permets de renvoyer à *Un silence religieux, op. cit.*

donc, qui a connu un récent déclin mais qui fut longtemps assez forte pour tenir tête à l'Occident, et qui se propose de nouveau, aujourd'hui, comme avenir du monde. Au point de constituer l'unique alternative globale à la modernité occidentale : « Il est difficile de trouver des blocs d'humanité d'une taille démographique, d'une épaisseur historique et d'une conscience de soi comparables à celles de ces deux géants », résume l'historien Gabriel Martinez-Gros<sup>1</sup>.

La question de l'alternative s'en trouve bouleversée. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement ouvrier euro-atlantique, qu'on appelle aussi « socialisme », avait cherché les voies d'une autre société, dans l'espoir que la marchandise ne soit pas le dernier mot de l'aventure humaine. Encore récemment, malgré les désillusions, cette quête durait. Dans les années 1980, en France, une organisation de jeunes révolutionnaires décidait de créer un journal et de soumettre son titre au vote des militants. Sur la liste de propositions qui leur étaient faites, figuraient des intitulés classiques comme « Barricade » ou « L'Égalité ». Et puis une ultime case à cocher, pour celles et ceux qu'aucune proposition n'avait convaincus, où il était écrit : « Autre chose ». À la fin du scrutin, c'est cette dernière option qui avait recueilli une majorité des suffrages, et le journal avait trouvé son nom<sup>2</sup>. L'anecdote est belle, un brin cruelle

1. Gabriel Martinez-Gros, *Fascination du djihad. Fureurs islamistes et défaite de la paix*, Paris, PUF, 2016, p. 3. Et aussi Christian Jambet, « Le refus islamique de la mondialisation », *Revue des deux mondes*, février 2000.

2. Merci à Guillaume Liégard, journaliste à *Regards*, de m'avoir raconté cet épisode.

aussi : dans l'esprit de ces jeunes, l'Occident capitaliste demeurait l'unique figure de l'oppression à l'échelle mondiale, et la simple perspective qu'« autre chose » puisse advenir apparaissait comme émancipatrice en soi.

Le djihadisme dynamite ce cadre binaire. Au monde bourgeois, désormais, on ne peut plus se contenter d'opposer « autre chose », comme si la confrontation avec l'univers marchand débouchait forcément sur une société juste. Soudain, le principal défi au capitalisme se trouve lancé par des combattants qui ne se réclament ni de l'émancipation sociale ni même de la lutte anti-impérialiste, mais de la soumission à Dieu et de la reconquête islamique.

En cela, le 11 septembre 2001 représente une rupture beaucoup plus déstabilisante, pour la Croyance progressiste, que la chute du mur de Berlin, le 9 novembre 1989. En mettant fin à la guerre froide, l'effondrement du bloc soviétique semblait laisser les coudées franches à l'empire américain, mais il étendait également à la planète entière un combat enthousiasmant : inventer un autre monde, plus fraternel, plus égalitaire. Pour les Fidèles, du reste, les années 1990 furent assez exaltantes : un peu partout naissaient des radicalités dites « altermondialistes », opposant une alternative sociale à l'homogénéisation du monde façon « McWorld ». Cette galaxie a démontré une réelle inventivité militante, elle a renouvelé les modes d'action (« Penser global, agir local ») et les formes d'engagement (réseaux, coordinations...), en solidarité avec la foule des « sans- » (emplois / papiers / abris) comme avec les rebelles zapatistes ou les insurgés

palestiniens. De Forum social en contre-sommet du G7, ces mobilisations sont allées au contact d'un ennemi familial, le capitalisme globalisé, conférant ainsi une forme de continuité rassurante au monde post-1989 : de Seattle à Bangkok et de Porto Alegre à Paris, les militantes et les militants parlaient diverses langues mais usaient d'un seul et même langage politique, né plusieurs siècles auparavant en Europe de l'Ouest.

### **Le 11 Septembre, ce grand tournant**

Aussi le monde d'après la chute du Mur était-il bien moins angoissant que celui d'après la chute des tours. Ceux qui ont fait trembler l'Amérique et l'Occident tout entier, le 11 septembre 2001, utilisaient un langage radicalement étranger, porteur d'une double rupture : d'une part, la guerre contre l'Ouest n'était plus une guerre civile, menée au nom des valeurs de l'Ouest ; d'autre part, l'assaut était donné par des hommes qui prétendaient non seulement lutter contre la domination de l'Occident, mais aussi rivaliser avec lui en bâtissant leur propre hégémonie. Dans ses textes, Ben Laden opposait sans cesse le fier courage des « lions » musulmans, conscients qu'il n'y a de force qu'en Allah, aux « mulets » efféminés de l'Occident, châtrés par cette « religion païenne » qu'est la démocratie. « Ne perdez pas courage ; ne vous affligez pas, alors que vous êtes des hommes supérieurs, si vous êtes croyants », pouvait-on lire dans la « Déclaration du Front islamique mondial pour le djihad contre les Juifs et les Croisés », dès

1998. Quant à Abdallah Azzam, l'un des grands théoriciens d'Al-Qaïda, diplômé de la prestigieuse université Al-Azhar, au Caire, il s'adressait ainsi à l'avant-garde de son mouvement : « La fonction du djihad est d'abattre les barrières qui empêchent cette religion [l'islam] de se répandre sur toute la surface de la terre<sup>1</sup>. »

Les hommes qui ont rédigé ces lignes sont ceux qui ont donné naissance à une internationale militante aujourd'hui sans rivale, ceux aussi qui ont infligé à la plus grande puissance capitaliste du monde une humiliation spectaculaire. Aux yeux des progressistes occidentaux, le tournant était sévère par rapport à la période des luttes anticoloniales ou même à la séquence altermondialiste. On comprend aussi que ce tournant ait valu traumatisme : « autre chose » avait surgi, enfin, et c'était le cauchemar. Au moment même où la galaxie altermondialiste s'essouffait, on voyait s'imposer une nébuleuse visant non pas un autre monde, plus libre, plus juste, mais une *alter-hégémonie*. Et l'islamisme lui-même ne pouvait plus passer pour une flambée obscurantiste qui nourrirait, en dernière instance, le feu de l'émancipation universelle : cet incendie fanatique menaçait de réduire tous les vieux repères en fumée. « Le monde va changer de base, nous ne sommes rien, soyons tout ! » ont chanté des générations de militants reprenant *L'Internationale*. Cette fois, nous y sommes : en arabe, « la base » se dit *Al Qaïda*.

1. Cité dans *Al-Qaïda dans le texte*, anthologie réalisée sous la direction de Gilles Kepel, PUF, 2005, p. 185.

Au milieu des années 2000, le philosophe Daniel Bensaïd, figure emblématique de l'extrême gauche internationaliste, reconnaissait combien l'horizon était devenu nébuleux : « L'heure n'est plus aux luttes de libération des années 1950 et 1960, et à leurs grandes promesses. Les leaders n'ont plus pour nom Hô Chi Minh, Guevara, Cabral, Lumumba, Ben Bella, Ben Barka, Malcolm X, mais Ben Laden, Zarkaoui ou Mollah Omar. L'oppression, la domination impériale subsistent. La mondialisation libérale s'arme jusqu'aux étoiles. Mais le fond de l'air est bien plus opaque, la distinction entre amis et ennemis, bien plus obscure<sup>1</sup>. »

Une décennie plus tard, le trouble s'est approfondi. D'abord parce que les enfants de Ben Laden ont définitivement rompu le mince fil qui reliait le fondateur d'Al-Qaïda au monde ancien. Le milliardaire saoudien fustigeait encore les « intérêts pétroliers » et faisait mine de soutenir la lutte des Palestiniens. Aujourd'hui, ses héritiers de Daech aiment barboter dans l'or noir et se moquent bien des Palestiniens comme d'ailleurs de toutes les causes nationales. C'est qu'ils ont réussi ce qu'aucun mouvement nationaliste ou anticolonial n'était parvenu à faire : dynamiter les frontières autrefois imposées par les puissances occidentales. Et même si l'État islamique a fini par être chassé de son territoire, personne ne peut lui contester son incomparable force de séduction : au début du XXI<sup>e</sup> siècle, le djihad sans

1. Daniel Bensaïd, *Fragments mécréants. Sur les mythes identitaires et la république imaginaire*, Paris, Lignes, 2005, p. 142.

frontières est la seule espérance au nom de laquelle des milliers de jeunes Européens sont prêts à mourir à l'autre bout de la planète.

## **Douloureuse prise de conscience**

Pour des femmes et des hommes marqués par la mémoire des combats internationalistes (la guerre d'Espagne, les mobilisations contre la torture en Algérie ou les bombardements au Vietnam...), faire ce constat devait déboucher sur une douloureuse prise de conscience. Reconnaître cette force, c'était nommer sa propre faiblesse. Au cours des mois qui ont suivi la parution d'*Un silence religieux*, j'ai participé à des dizaines de discussions publiques, en France ou ailleurs, avec des femmes et des hommes de sensibilités, de générations et de milieux très divers. Parmi ceux qui se réclamaient de la gauche, ce sentiment de faiblesse, à la fois commun et envahissant, m'a frappé. À la fin des discussions, ils étaient nombreux à témoigner de leur désarroi. Un syndicaliste aguerri remarquait : j'ai peur de faire le jeu de l'extrême droite en critiquant l'islamisme, et en même temps je vois bien que cette idéologie représente une menace mortelle pour les gens comme moi. Un jeune libertaire précisait : à mes yeux, la priorité est de combattre l'impérialisme occidental à travers le monde, bien sûr, mais j'ai aussi en tête ce que les islamistes ont fait des militants de gauche en Iran. Une étudiante féministe se confiait : je refuse qu'on fasse de l'islamisme la seule cause de l'oppression masculine, et